

Synthèse des contributions autour de la notion de « chrétien d'ouverture »

– Dans ma vie, dans notre vie de groupe, suis-je/sommes-nous « chrétien(s) d'ouverture » ? Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour moi ou pour notre groupe ? Pourquoi cela est-il important pour moi, pour notre groupe ?

– Comment est-ce que je vis/vivons-nous cet engagement au quotidien ? Quelles en sont les richesses et les difficultés ? (Pour répondre à ces questions, merci de ne pas en rester uniquement au domaine ecclésial.)

Les trois documents examinés — la relecture de Pierre Brard-Dupuy, l'analyse synthétique de Jean-Pierre Schmitz et la méta-analyse réalisée à partir du texte de Jacques Musset — constituent un ensemble cohérent et particulièrement riche autour de la question : *suis-je, sommes-nous des chrétiens d'ouverture* ? Ils reposent sur dix-neuf contributions issues de l'atelier A1bis de Parvis et offrent, par leurs regards croisés, une compréhension nuancée, profonde et incarnée de ce que recouvre aujourd'hui cette expression.

Loin de produire une définition univoque, ces textes donnent à voir une pluralité de voix, de parcours, de sensibilités et de pratiques. Ils révèlent aussi une manière spécifique de penser le christianisme : non comme un système doctrinal clos, mais comme un chemin vivant, évolutif, traversé par les tensions du réel et les interrogations de la conscience.

1. Une expression largement adoptée, mais interrogée dans son sens

Dans l'ensemble des contributions, l'expression « chrétien d'ouverture » est très largement reprise et assumée. Elle est perçue par la majorité comme allant de soi, au point que certains la qualifient explicitement de pléonasme, voire d'oxymore lorsque l'on évoque l'inverse, à savoir un « chrétien fermé ». Pour ces contributeurs, la fermeture est incompatible avec l'essence même du christianisme : être chrétien implique nécessairement une ouverture à soi, aux autres, au monde et à l'Autre.

Cependant, cette apparente évidence ne va pas sans questionnement. Plusieurs participants ressentent le besoin de nuancer ou de reformuler l'expression. Certains parlent de « chrétien ouvert », d'autres de « chrétien en chemin d'ouverture », soulignant ainsi le caractère progressif, jamais achevé, de cette attitude. D'autres encore élargissent la perspective en se définissant comme « croyants d'ouverture » ou « humains et croyants d'ouverture », estimant que l'ouverture dépasse la seule appartenance confessionnelle pour relever d'une disposition anthropologique fondamentale.

Cette diversité terminologique n'est pas anodine. Elle témoigne d'un refus des catégories figées et d'une méfiance à l'égard des étiquettes identitaires. L'ouverture n'est pas conçue comme un statut, mais comme un mouvement. Elle n'est ni acquise une fois pour toutes, ni garantie par l'appartenance à un groupe se disant progressiste. Elle se vit, se travaille, se risque, dans un processus de transformation continue.

2. Des parcours de vie longs, marqués par la complexité et la transformation

Les trois documents insistent fortement sur la richesse et la profondeur des parcours de vie évoqués dans les contributions. Même si les âges ne sont pas explicitement mentionnés, il apparaît clairement que la majorité des participants sont engagés dans des trajectoires longues, traversées par de multiples étapes, ruptures et recompositions. Cette maturité est perçue comme une richesse, car elle permet une prise de recul critique, mais aussi comme une limite, du fait de la faible représentation des jeunes générations et des femmes.

Les récits remontent fréquemment à l'enfance, à une éducation chrétienne initiale, souvent reçue dans un cadre familial et ecclésial traditionnel. À partir de là, les chemins se diversifient : engagements dans les mouvements d'Action catholique, le scoutisme, les luttes sociales et syndicales, la vie politique, les responsabilités professionnelles, la vie familiale, l'éducation des enfants, parfois le séminaire ou la vie sacerdotale, sans oublier les expériences communautaires alternatives.

Beaucoup décrivent leur itinéraire comme une lente libération : libération de cadres familiaux, sociaux ou ecclésiaux vécus comme étroits, culpabilisants ou oppressifs ; libération de représentations dogmatiques figées ; libération d'un rapport à la foi fondé sur l'obéissance plutôt que sur la responsabilité personnelle. Cette libération n'est pas synonyme de rejet pur et simple, mais plutôt de déplacement.

Les textes soulignent avec force que la prise de distance vis-à-vis de l'institution Église ne relève ni de la fuite ni de la désertion. L'Église n'est pas assimilée à une famille indéfectible ou à une prison dont il faudrait s'évader. Chacun se sent libre d'y rester, d'en sortir, d'y revenir autrement, ou de s'inscrire dans d'autres formes de communautés. Les choix divergents — agir de l'intérieur ou se situer à l'extérieur — sont reconnus comme également légitimes et respectables.

3. Une critique de l'institution, mais sans rupture avec l'héritage chrétien

Un point de convergence important entre les trois documents réside dans la critique récurrente de l'institution ecclésiale, en particulier dans ses formes hiérarchiques, centralisées et dogmatiques. Beaucoup expriment une incompréhension, voire une indignation, face aux fermetures de l'Église catholique sur des questions sociétales, anthropologiques ou théologiques, ainsi que face à son incapacité perçue à dialoguer réellement avec le monde contemporain.

Toutefois, cette critique n'aboutit pas à un rejet global de l'héritage chrétien. Les contributions reconnaissent le rôle historique de l'institution dans la transmission du message de Jésus, dans la structuration de communautés, dans la mémoire collective. Ce qui est refusé, ce n'est pas l'Église en tant que telle, mais sa prétention à détenir une vérité close, intangible, s'imposant aux consciences.

L'ouverture se vit alors comme une émancipation vis-à-vis des rigidités doctrinales et institutionnelles, mais aussi comme une fidélité créative à l'esprit du christianisme. Il ne s'agit pas de rompre avec la tradition, mais de la comprendre comme un processus vivant,

évolutif, capable d'inventer des formes nouvelles. Comme le rappelle une citation évoquée dans les textes, aimer les traditions peut aussi signifier en inventer de nouvelles.

4. Jésus de Nazareth comme référence centrale et unificatrice

Malgré la pluralité des parcours et des positions ecclésiales, les trois documents convergent très clairement vers une référence commune : Jésus de Nazareth. Il apparaît comme la figure fondatrice et fédératrice du christianisme d'ouverture. Son attitude d'accueil, de bienveillance, de transgression des frontières sociales, religieuses et culturelles est perçue comme la source première de l'ouverture chrétienne.

Plusieurs contributions soulignent que Jésus lui-même a connu un cheminement, élargissant progressivement sa compréhension de la fraternité humaine, comme en témoignent certains passages évangéliques. Cette lecture dynamique de Jésus est rendue possible par les apports de l'exégèse moderne, largement valorisés dans les textes. Loin d'un littéralisme biblique, les participants revendiquent une lecture critique, contextualisée et spirituellement féconde des Écritures.

Jésus n'est pas perçu comme le garant d'un système doctrinal clos, mais comme une inspiration vivante, appelant sans cesse à repenser Dieu, la foi, l'Église et les pratiques chrétiennes. Le christianisme est ainsi envisagé comme un processus, non comme un édifice achevé.

5. Une ouverture incarnée dans la vie quotidienne

Être chrétien d'ouverture ne se limite pas à des prises de position théologiques ou ecclésiales. Les contributions insistent fortement sur la dimension concrète, quotidienne de cette attitude. L'ouverture commence souvent dans les cercles les plus proches : le couple, la famille, les enfants et petits-enfants, les amis. Elle s'étend ensuite aux voisins, aux collègues, aux engagements associatifs, municipaux, sociaux ou politiques.

Plusieurs textes évoquent une attention particulière aux personnes marginalisées ou discriminées : personnes LGBT, personnes en situation de handicap, migrants, minorités culturelles ou religieuses. L'ouverture se traduit aussi par un engagement citoyen en faveur de la justice sociale, de la paix, des droits humains, de l'Europe et d'une conscience planétaire, notamment face aux enjeux écologiques.

Cette ouverture suppose une grande liberté de conscience. Beaucoup revendiquent le droit de prendre des positions personnelles, éclairées par leur foi mais non soumises aux injonctions institutionnelles. La conscience individuelle est affirmée comme lieu ultime du discernement moral et spirituel.

6. Une ouverture exigeante, traversée de limites et de tensions

Les trois documents prennent soin de ne pas idéaliser le christianisme d'ouverture. Les difficultés sont nombreuses et clairement nommées. L'ouverture expose à la solitude, au sentiment d'être incompris, marginalisé, parfois rejeté par l'institution. Les échanges avec des chrétiens attachés à une lecture littéraliste ou dogmatique peuvent être éprouvants.

Des tensions peuvent également surgir entre chrétiens d'ouverture eux-mêmes, liées à des divergences de rythme, de sensibilité ou de pouvoir.

Les textes soulignent aussi des risques internes : celui de se replier dans un entre-soi progressiste, celui de mépriser ceux que l'on juge « fermés », ou encore celui de renoncer à soi-même au nom d'une ouverture mal comprise. L'ouverture authentique ne consiste pas à se dissoudre, mais à dialoguer à partir d'une identité assumée, tout en acceptant qu'elle soit mouvante.

Plusieurs contributions rappellent que les limites de l'ouverture se trouvent aussi en chacun. Nous n'avancons ni au même rythme ni par les mêmes chemins. L'ouverture exige honnêteté, lucidité, humilité et courage, notamment face à l'inconfort qu'elle génère.

7. Une dimension intérieure et spirituelle souvent implicite

Au-delà des engagements extérieurs, les documents laissent apparaître une dimension plus intérieure de l'ouverture. Celle-ci concerne le rapport à soi-même, au corps qui vieillit, à la maladie, au handicap, aux transformations psychiques et spirituelles liées au temps. Descendre à l'intérieur de soi n'est pas toujours facile ; certaines portes se ferment, d'autres s'ouvrent.

Beaucoup reconnaissent que les formulations traditionnelles de la foi, comme le Credo, ont perdu leur évidence. Elles ne sont pas nécessairement rejetées, mais souvent récitées sans adhésion pleine, comme des traces d'un langage devenu insuffisant. L'ouverture implique alors de chercher de nouvelles manières de dire la foi, ou d'accepter de vivre avec des mots fragiles, provisoires.

8. L'importance décisive du collectif et du « pluriel »

Enfin, un point fort commun aux trois documents est l'insistance sur la dimension communautaire. Être chrétien d'ouverture ne peut se vivre durablement seul. Les groupes de réflexion, de partage et de célébration, les réseaux comme Parvis, les lectures communes et les échanges fraternels sont essentiels pour nourrir, soutenir et relancer cette dynamique.

L'ouverture est fondamentalement relationnelle. Elle se construit dans l'écoute, le dialogue, la confrontation respectueuse, et dans l'acceptation de l'impermanence, chère à certaines traditions spirituelles non chrétiennes. Elle suppose d'assumer le caractère subversif de l'Évangile, tout en restant profondément humain.

Conclusion générale

À travers ces trois textes se dessine une vision cohérente et exigeante du christianisme d'ouverture : non comme un slogan ou une posture idéologique, mais comme une manière de vivre, enracinée dans l'expérience, la conscience et la relation. Être chrétien d'ouverture, c'est accepter le mouvement, la transformation, l'incertitude ; c'est chercher une cohérence entre foi, pensée et action ; c'est vivre une fidélité créative à l'esprit de Jésus, dans un monde pluriel, fragile et en devenir.

Jean-Pierre (S), Pierre et Jacques